

# Analyses de livres<sup>1</sup>

**Marcel Proust**

Jean-Yves Tadié

Paris : Belfond, 1996 : 330 pages

## **Promenades et lectures d'enfance de Marcel Proust**

J'ai été vers « La Recherche » en compagnie de Jean-Yves Tadié. Sa biographie de Marcel Proust est un parcours inspiré, qui rend présente l'actualité dans laquelle celui-ci a vécu et nous introduit aux significations repérables dans la genèse de l'œuvre. Plusieurs possibilités s'offrent au psychanalyste qui aborde Proust. J'ai choisi de le considérer comme l'auteur d'une œuvre de psychologie cherchant à nous dire la place qu'il accorde à l'émotion esthétique dans notre vie psychique. La création littéraire lui a permis de lutter contre le pouvoir mortifère des fixations de son enfance organisées par la relation à une imago maternelle dont il ne pouvait se détacher.

De plus, son investissement intense de la perception sensorielle de la réalité et le besoin de maintenir une relation fusionnelle avec l'objet correspondent à ce que Pierre Marty a décrit comme la relation d'objet allergique. Si l'on prend le parti de lire le récit du narrateur comme le matériel d'un « patient psychosomatique », on peut considérer que cette démarche est analogue à la nécessaire construction que l'analyste doit faire à partir des énoncés d'un tel patient.

Marcel Proust s'est lui-même engagé dans la construction de sa propre continuité. Mais celle-ci a été entravée par la douleur de la perte d'objet qui a aliéné sa vie. La création d'une œuvre littéraire devint une impérieuse nécessité dans la mesure où elle lui permettait de s'en dégager en partie.

La lecture solitaire et les promenades ont été des moments clés de son enfance protégée. Le rapport qu'il a établi avec le monde extérieur et avec la nature potentiellement agressive par les allergènes dans le cadre des promenades en famille, doit être

articulé à la description de ce qu'il vivait dans sa chambre ainsi qu'avec la contemplation du jardin. Pour cet enfant choyé que fut Marcel Proust, les affects liés aux moments de lecture solitaire et au déroulement des promenades peuvent être considérés comme les éléments constituant une sorte de matrice créatrice de son œuvre.

Mais le besoin de solitude a primé et la sexualisation de ses processus de pensée ne lui a pas permis d'investir les jeux collectifs de l'enfance comme cadre contenant pour sa pulsionnalité. Plus tard, la voie sublimatoire qu'il choisira pour se dégager de son vécu infantile en tentant de le maîtriser par l'intermédiaire du récit du narrateur, différera dans sa forme et son expression de la manière dont d'autres écrivains ont fait revivre leur enfance.

Par exemple dans « Les jardins sans murs », Maurice Genevois nous fait partager une enfance plus libre dans laquelle les garnements qu'ils étaient, agissaient en bande et, partageant la même école, se retrouvaient face au même personnage tutélaire. Les souvenirs de cette vie collective pleinement insérée dans la campagne des bords de Loire, lui donnent la capacité d'évoquer la nature avec une sensualité proche de celle de Proust. Mais les traces de ce vécu collectif et l'expérience qu'il fera du drame de la guerre seront, chez lui, à l'origine de processus de créativité remplis de la vie qu'il avait pu garder et de la fidélité à ces compagnons qu'il avait vu mourir à côté de lui.

Rodolphe Töpffer prend plaisir à décrire avec une saveur toute particulière les avatars de la vie d'un jeune garçon en Suisse romande. Il tire son humour d'une philosophie qui accepte l'ennui de l'enfance, ces moments où ne sachant quoi faire, il va se laisser aller à imaginer quelque bêtise dont il fera un récit humoristique. Ce ressort de l'humour a été le fruit du travail de deuil qui a suivi le décès de ses parents, sous la protection tutélaire de son oncle et de ses maîtres d'école.

## **Les promenades et les lectures d'une enfance protégée**

### *1) Les promenades du narrateur*

« Quand on voulait aller du côté de Méséglise, on sortait (pas trop tôt, et même si le ciel était couvert, parce que la promenade n'était pas bien longue et n'entraînait pas trop) comme pour aller n'importe où, par la grande porte de la maison de ma tante sur la rue du Saint-Esprit. »... « S'il était simple

1. Au moment où le musée Carnavalet organise une exposition intitulée : « Proust un roman parisien », visible jusqu'au 10 avril 2022, et où sont publiés « Les soixante-quinze feuillets » de Marcel Proust chez Gallimard, la revue publie un texte de Bernard Voizot conçu à partir de la biographie de Proust rédigée par Jean-Yves Tadié en 1996 et qui garde toute son actualité.

d'aller du côté de Méséglise, c'était une autre affaire d'aller du côté de Guermantes, car la promenade était longue et l'on voulait être sûr du temps qu'il ferait... » Ces promenades, rites familiaux auxquels le narrateur doit se soumettre, sont autant d'occasions de contempler la nature, d'en percevoir les odeurs (comme celle de la haie d'aubépine), alors qu'il peut étouffer sous l'influence de l'allergène des pollens, cet effracteur traumatique. Leurs récits contiennent aussi la description des rencontres que fait sa famille, des trajets visant à éviter telle ou telle personne.

On sent Marcel Proust pris dans le réseau des habitudes familiales. Mais il cherche à s'en échapper pour lire. L'année du décès de sa tante, ses parents le laissent aller se promener seul. Il y prit un vif plaisir surtout quand il était fatigué d'avoir lu toute la matinée.

Il raconte comment le héros de son roman « Jean Santeuil » est obligé de garder l'immobilité le temps de la lecture et pouvait ensuite décharger toute l'animation et la vitesse accumulées. Les murs des maisons, les buissons, les arbres recevaient des coups de parapluie ou de canne, entendaient des cris joyeux...

Lorsque Marcel Proust fait le compte de ce qu'il doit à ces promenades, il leur donne une valeur initiatique. C'est là qu'il dit, par l'intermédiaire du narrateur, avoir découvert le désaccord entre nos impressions et leur expression habituelle. « En voyant sur l'eau et à la face du mur un pâle sourire répondre au sourire du ciel, je m'écriai... "Zut, zut, zut, zut..." je sentis que mon devoir eût été de ne pas m'en tenir à ces mots opaques et de tâcher de voir plus clair dans mon ravissement. »

Proust s'est fixé cet objectif. Son œuvre constitue une démarche de connaissance psychologique à partir de ses perceptions du beau. Ce travail dont il nous fait partager le déroulement est fait de l'agencement des souvenirs dont il cherche à comprendre le sens. Partant de son enfance, il fait de ces souvenirs la matrice à partir de laquelle il explique le monde qu'il découvre.

Les commentaires de son entourage déterminent l'attrait de Marcel Proust pour ces personnes qu'il observe. Plus tard quand la maladie s'imposera, après la perte de sa mère, le ton sera plus dur. Il dira son incapacité à regarder et à écouter vraiment : « J'avais beau dîner en ville, je ne voyais pas les convives, parce que, quand je croyais les regarder, je les radiographiais. » Dans cette représentation sont condensées les figurations de son sadisme, la douleur du deuil non résolu et l'identification au père médecin hospitalier. Elle dit bien la détresse et la souffrance contenues dans son comportement d'emprise.

### 2) *La lecture solitaire*

En présentant sa traduction de « Sésame et les Lys » de John Ruskin, Marcel Proust expose, ici en son propre nom, l'importance qu'il a donnée à ses lectures d'enfance. Il décrit le plaisir de lire seul, caché dans une charmille où il se pensait introuvable et où il suivait le cours des heures au nombre des coups sonnés par les cloches de l'église qui lui arrivaient faibles et doux, « portant l'heure aux pays lointains, sans me voir, sans me connaître et sans me déranger ».

La lecture du soir, toute pleine des images de la nuit dans le village dominé par l'église se terminait, le livre fini, par un moment de décharge où il lui fallait marcher le long de son lit, les yeux encore fixés à quelque point qu'on aurait vainement cherché dans la chambre ou au-dehors, car il n'était situé qu'à une distance d'âme, une de ces distances qui ne se mesurent pas par mètres ou par lieues... quand on regarde les yeux « lointains » de ceux qui pensent « à autre chose ».

Plus loin il fait part de l'intensité de sa déception d'avoir, en fermant le livre, à quitter ces gens dont l'auteur avait narré la vie en laissant frustré le lecteur qui aimerait tant en savoir plus sur tous ces personnages. Cette déception redouble lorsqu'il s'entend dire par une phrase dédaigneuse de ses parents que ce livre, qui, pour lui, contenait l'univers et la destinée, n'était qu'objet à ranger dans une bibliothèque. Dans ce court paragraphe, Marcel Proust expose ce qu'il a ressenti de la disqualification par son entourage, de ces moments si intensément vécus.

« Les lectures de l'enfance laissent en nous... l'image des lieux et des jours où nous les avons faites. » En disant qu'il n'a pas échappé à leur sortilège, il pense que les souvenirs qu'elles lui ont rendus ont peut-être éveillé ceux de son lecteur et l'auront peut-être amené, « tout en s'attardant dans ces chemins fleuris et détournés, à recréer dans son esprit l'acte psychologique original appelé lecture ».

Comme un patient transfère sur un psychanalyste, Marcel Proust dit de l'auteur : « nous voudrions qu'il nous donnât des réponses, quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs ». Cet éveil des désirs est déclenché par la contemplation de la beauté et Proust demande aux poètes : « Menez-nous dans le jardin de Zélande où croissent les fleurs démodées, sur la route parfumée de trèfle et d'armoise, et dans tous les endroits de la terre dont vous ne nous avez pas parlé dans vos livres, mais que vous jugez aussi beaux que ceux-là. » Mais, « dans chaque tableau qu'ils nous montrent, ils ne semblent nous donner qu'un léger aperçu d'un site merveilleux, différent du reste du monde, et au

cœur duquel nous voudrions qu'ils nous fissent pénétrer ».

Cette stimulation du désir, « C'est au moment où ils nous ont dit tout ce qu'ils pouvaient nous dire qu'ils font naître en nous le sentiment qu'ils ne nous ont encore rien dit », est un effet de l'amour que les poètes éveillent en nous qui attachons une « importance littérale à des choses qui ne sont pour eux que significatives d'émotions personnelles ». Ce transfert sur l'auteur est un mouvement qui permet à « l'esprit paresseux » de découvrir les véritables richesses des régions profondes de soi-même. « Ce qu'il faut donc, c'est une intervention qui, tout en venant d'un autre, se produise au fond de nous-mêmes, c'est bien l'impulsion d'un autre esprit, mais reçue au sein de la solitude... la lecture n'agit qu'à la façon d'une incitation qui ne peut en rien se substituer à notre activité personnelle ; elle se contente de nous en rendre l'usage, comme... le psychothérapeute ne fait que restituer au malade la volonté de se servir de son estomac, de ses jambes, de son cerveau restés intacts. »

### **Proust, dans sa chambre**

Durant son enfance, Marcel Proust cherche à s'isoler, préférant la lecture solitaire aux moments de la vie familiale. Dans son texte « Sur la lecture », il nous transmet ce que sa chambre représentait. « ... ma chambre n'était nullement belle car elle était pleine de choses qui ne pouvaient servir à rien et qui dissimulaient pudiquement, jusqu'à en rendre l'usage extrêmement difficile, celles qui servaient à quelque chose. Mais c'est justement de ces choses qui n'étaient pas là pour ma commodité, mais semblaient y être venues pour leur plaisir, que ma chambre tirait pour moi sa beauté ». Plus loin il reprend. « ... toutes ces choses... peuplaient ma chambre de pensées en quelques sorte personnelles, avec cet air de prédilection, d'avoir choisi de vivre là et de s'y plaire, qu'ont souvent, dans une clairière, les arbres, et, au bord des chemins ou sur les vieux murs, les fleurs ».

Jean Santeuil quant à lui, s'efforce de rentrer avant les autres de la promenade. Pour s'isoler des cousins il monte dans sa chambre ou se cache dans le cabinet de son oncle afin de profiter pleinement de la lecture des aventures du capitaine Fracasse. Vient l'heure du goûter. « L'esprit fatigué de lire, le corps réveillé, il libère son corps dispos. Dans un mouvement fou il descend l'escalier, fait le tour du jardin se figurant être un cheval dans une prairie, une mouette au ras des flots. »

Plus tard un asthme, des rhumatismes empêchèrent Jean Santeuil de courir, sauter, se laisser aller à son élan de toutes ces forces. Cet isolement sera la conséquence de sa santé fragile. Il se remémore

parfois, « ... avec délices cette ivresse rapide qui le promenait comme un éclair à travers les fleurs et les branches de lilas mouillés qu'il secouait au passage ». Il n'avait pas « ... d'amertume et d'envie contre l'enfant tout-puissant qu'il était alors et qu'il ne serait jamais plus. Il pensait plutôt à lui avec une tendresse douce comme à la force d'un fils dont on est fier, et plus encore peut-être qu'on ne le fait pour un fils dont on n'a jamais aussi intimement pénétré la vie, il revivait ces heures et s'enchantait avec mélancolie de leur douceur ».

Dans ce passage, Proust indique à la fois la manière dont il conserve le souvenir d'un moment de plénitude narcissique et ce qu'il perçoit de l'influence maternelle intrusive : « un fils dont on n'a jamais aussi intimement pénétré la vie... ». L'exaltation solitaire qu'il a vécue possède une dimension érotique reliée à la réalisation d'un fantasme de fusion incestueuse avec l'objet œdipien.

Marcel Proust ne s'est guère mêlé aux jeux des autres enfants, il se tenait à distance et n'a pas pu expérimenter sa force physique. Manquant d'une représentation de son sadisme qu'il aurait pu apprendre à maîtriser dans les bagarres avec les autres enfants, il s'est trouvé démuné face à la violence pulsionnelle désorganisant de ses crises d'asthme. N'ayant pu bénéficier de la valeur socialisante des jeux dans lesquels sa sensualité aurait pu s'investir, il a manqué aussi de l'influence rassurante d'une Autorité qui regarde d'un air bonhomme les conflits entre enfants et leur résolution plus ou moins équitable. L'inquiétude qu'il a suscitée l'a maintenu dans un vécu solitaire potentiellement excitant.

### **La douleur de la perte et le masochisme moral**

#### *1) Chaque soir il faut aller se coucher...*

Pendant l'enfance de Marcel Proust, l'érotisation de la douleur de la perte lui a servi de défense contre la détresse qu'il éprouve. Il a trouvé chez sa mère une complicité cachée perpétuant ce sentiment de perte toujours réactualisé dépeint dans « Jean Santeuil ». « Le moment d'aller se coucher était tous les jours pour Jean un moment véritablement tragique, et dont l'horreur vague était d'autant plus cruelle. Déjà quand le jour tombait... le monde entier semblait l'abandonner... au moment de se coucher, Jean n'avait plus le secours de l'activité ni de la lumière. »

Il faut dire bonsoir, renoncer à rester près de sa mère, à lui parler. Le baiser qu'elle lui donne est ce doux viatique qui accompagne celui qui s'en va traverser les royaumes sombres. Dans la description dramatisée de la soirée où sa mère remonte auprès de Jean, Marcel Proust nous fait partager,

avec toute l'authenticité dont il peut faire preuve l'angoisse de séparation que nous retrouvons en clinique chez les patients asthmatiques. Ce besoin de maintenir l'emprise sur l'objet, répond à l'angoisse de mort, forme érotisée analement de la perte d'objet avec toutes ses conséquences au plan somatique.

Dans une autre scène, intitulée : le téléphonage, Jean arrivant seul en Bretagne ne peut supporter l'idée de s'y trouver seul. Après avoir alerté tout le personnel par son agitation, il obtient sa mère au téléphone : « C'est toi, mon chéri ? » Dans cette voix qu'il retrouve comme après la mort dans le paradis, il découvre la douceur. « Alors, comme on sent tout ce que Jean est pour sa mère. »

### 2) *Le sentiment de culpabilité et le masochisme moral*

Ce lien tendre (incestuel au sens de P.-C. Racamier) mis en scène avec Jean Santeuil, Marcel Proust l'a vécu dans le registre du masochisme moral. L'attachement à sa mère, l'angoisse d'être séparé d'elle, alimentent l'excitation du soir, génératrice d'insomnie. Dormir c'est abandonner sa mère en conversation avec les invités, perdre ce statut privilégié qu'elle lui a consenti. Dormir, c'est aussi accepter de désinvestir son activité intellectuelle, ce besoin de comprendre et de savoir. L'insomnie fut une composante de son masochisme moral.

Un jour, Jean Santeuil rentre du lycée ébranlé par la remarque d'un maître d'étude, M. Rustinlor. Il lui semble immoral de s'endormir avant d'avoir résolu le problème impossible que celui-ci lui a présenté. Pouvait-il aimer les vers de Racine ? Ou devait-il se soumettre au jugement de cette Autorité, poète lui-même. La question cruciale allait bien au-delà de l'interrogation manifeste. Il s'agissait des choix esthétiques, de cette interrogation sur le beau dont l'importance libidinale apparaît dans les descriptions des promenades et des moments d'exaltation procurés par la lecture. Ses retrouvailles avec un objet qui le comble si bien seraient-elles proscrites par un maître à penser ?

Jean Santeuil s'interroge donc : « Si la plus haute poésie n'était pas celle que remplissaient les grandes réalités en présence de qui il vivait, qui restaient à le regarder pendant ses promenades, pendant son travail lui disant : regarde-nous, élucide-nous, pénètre-nous, la poésie n'était rien. Ou plutôt comme le disait M. Rustinlor n'était-ce pas ces réalités qui n'étaient rien ?... »

Peu de temps après la mort de sa mère, l'occasion fut donnée à Marcel Proust d'exprimer la culpabilité qu'il ressentait d'avoir altéré la santé de celle-ci par les soucis qu'il lui causait avec sa pro-

pre maladie et ses conduites sexuelles (qu'il a nommées « ses cochonneries »). Dans un article intitulé : « Sentiments filiaux d'un parricide », il décrit le meurtre perpétré dans une famille amie à la lumière de la tragédie œdipienne et il termine son texte par un aveu de culpabilité qui va infiltrer le reste de sa création : « Au fond, écrit-il, nous vieillissons, nous tuons tout ce qui nous aime par les soucis que nous lui donnons, par l'inquiète tendresse elle-même que nous inspirons et mettons sans cesse en alarme. »

J.-Y. Tadié montre que le besoin de punition, qui est au cœur du comportement masochique moral, va être repris par le narrateur dans « Sodome et Gomorrhe » et sera évoqué dans « La Prisonnière » à propos de Dostoïevski. La façon dont Proust se laisse maltraiter par les éditeurs me paraît traduire cette recherche d'une punition qui se retrouve aussi dans la manière dont il accepte de se faire dépouiller financièrement par ses amours ancillaires.

La conduite masochique de la fin de sa vie constitue un moyen de ne pas se séparer de l'objet aimé. En souffrant de ce sentiment de culpabilité qu'il éprouve pour l'inquiétude qu'il a suscitée chez sa mère, il maintient fantasmatiquement avec elle ce lien privilégié. Elle reste celle dont il pouvait obtenir la présence auprès de lui et qu'il séparait de son mari et de ses invités.

### 3) *Les errances nocturnes, l'attrait pour le sadomasochisme*

Alors que la déambulation nocturne de Jean Santeuil le menait à la cuisine, lieu de réassurance, où il pouvait retrouver Ernestine « gouvernant le feu avec sagesse... », les sorties nocturnes de Marcel Proust le conduisent au Ritz. D'autres fois il satisfait son voyeurisme de scènes sadomasochistes auxquelles il s'intègre d'une certaine manière en ayant placé une partie du mobilier familial dans le lieu de rendez-vous. D'autres nuits encore, c'est auprès des garçons bouchers qu'il s'imprègne de la violence et du sang à la recherche d'un éprouvé qui comblerait le vide de l'absence.

Ces sorties nocturnes et la satisfaction voyeuriste de la souffrance érotisée lui ont permis, en s'identifiant masochiquement à l'autre, d'éprouver, de manière défensive, un sentiment de continuité. Il se prouve qu'il n'est pas seul, abandonné à la détresse de la perte.

### **L'écriture et le processus de création**

Comme l'expose bien Julia Kristeva, Marcel Proust doit sentir la matérialité des choses pour pouvoir ensuite les décrire. Je suis pleinement d'accord avec elle pour insister sur le travail de neutralisation qu'il doit effectuer dans la mise en

mots. À propos des scènes sadomasochiques, Julia Kristeva remarque que Proust les raconte à Céleste Albaret à plusieurs reprises avant de pouvoir les écrire. Ce passage par un tiers apaisant permet à l'investissement si intense des représentations de chose de s'orienter vers les représentations de mots. Mais la charge d'excitation reste encore forte et il doit manipuler celles-ci en les agençant, les réagençant de plusieurs manières différentes. Les manipulations (anales) du travail d'écriture constituent des sublimations insuffisantes pour traiter l'excitation. La compulsion à sortir la nuit témoigne de la persistance de la quête de la mère. La rédaction du manuscrit ne parvient pas à réintriquer suffisamment la destructivité liée à cette osmose trop profonde avec l'objet.

En donnant vie à l'objet absent qu'il évoque, le récit pallie en partie à la perte de celui-ci par la mise en mot qu'il réalise dans l'acte de narration. Mais chez Marcel Proust, la douleur de la perte retire à l'acte de création une part de la valeur satisfaisante. Cette sublimation ne prend pas une valeur équivalente à celle du jeu de l'enfant. N'ayant pas établi suffisamment d'écart avec l'objet, Proust doit recourir à la manipulation des mots, à l'emprise exercée sur l'agencement des phrases pour contenir l'excitation suscitée par l'écriture.

Autrefois, l'exaltation créée par la lecture solitaire pouvait être déchargée par la course dans le jardin après avoir déboulé dans l'escalier. Au cours de la promenade, elle était plus secondarisée. Mais les menaces de crise d'étouffement et sa santé fragile ont réduit progressivement son activité physique et l'ont obligé à renoncer au plaisir de la décharge musculaire dont il faisait part dans « Jean Santeuil ».

Au terme de « La Recherche », dans « Le Temps retrouvé », Proust figure le déroulement du temps par la peinture des transformations physiques que celui-ci a entraîné chez ses personnages. Le temps est alors un élément de la vie qui relie le présent à ce qui apparaissait perdu. Il maintient le lien avec les objets aimés. Cette prise en compte de l'intériorisation du temps représente un cheminement dont il faut apprécier toute l'importance chez un homme qui se sentait si démuné par la séparation de la nuit.

En se fixant le but d'écrire une seule œuvre totalisant sa création littéraire, il s'est imposé un rapport exclusif avec celle-ci. Elle a pris possession de toute sa vie au point qu'il mourra au moment d'avoir eu le sentiment de la finir. Ce rapport si fusionnel est dans le prolongement de celui qui s'était établi avec l'imago maternelle. Il l'empêche de symboliser la perte (se séparer d'une partie pour conserver l'essentiel). N'ayant pu faire le deuil de

son amour œdipien pour sa mère, Marcel Proust s'est trouvé contraint de surinvestir cette création qu'il a voulue totalisante. L'emprise qu'il exerce sur l'œuvre pallie en partie au manque d'un masochisme érogène primaire (gardien de la vie) de suffisamment bonne qualité pour assurer son sentiment de continuité d'existence.

### **L'achèvement de l'œuvre et l'approche de la mort**

Plus les années avancent, après le succès du prix Goncourt, plus il se sent pris par la nécessité d'achever son œuvre. Sa vie nocturne, ses errances, se développent au détriment de son sommeil et de sa santé. Cet affaiblissement progressif et la pensée de la mort accélèrent un processus complexe mêlant l'écriture, l'organisation sans cesse modifiée de la structure de l'œuvre et la représentation du rapproché avec la mort.

Ce besoin de réorganiser sans arrêt les parties de « La Recherche » peut être rattaché à la persistance d'un fort contenu sexuel anal dans sa créativité littéraire (Proust utilise le mot de matière pour définir les couches de couleurs superposées d'un tableau). Le rapport intense qu'il établit avec l'objet qu'il crée est à l'origine d'une désintrication pulsionnelle qui trouve dans les séparations réintroduites entre des parties de l'œuvre et leur agencement nouveau, une réintrication. Dans un des cahiers de 1921, il écrit qu'il se croit : « obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Vermeer ».

À la période de la fin de la création Marcel Proust déplace des fragments, recompose des séquences nouvelles. Comme un cinéaste avec la pellicule, il cherche la forme la plus signifiante de son montage. On pourrait presque penser qu'emporté par son souhait d'améliorer sans cesse la valeur de son œuvre, il ne parviendra pas à la finir, découvrant que les parties elles-mêmes, voient leur valeur évocatrice multipliée à partir de la diversité des versions, qui sont autant de points de vue, d'éclairages différents. Mais il a de moins en moins de temps devant lui et la dramatisation des derniers moments de sa création auxquels son biographe nous fait assister, le conduit « à introduire dans ses pages une allégorie... du travail de l'éditeur... invité à déchiffrer les écrits inédits, à présenter les couches successives qui, déployées, permettent de comprendre la composition de l'œuvre, la profondeur de sa matière. Ce qui la pénètre peu à peu... c'est la vie même de l'artiste qu'il y "infuse" lentement » (J.-Y. Tadié).

Céleste Albaret l'a entendu lui dire un jour du printemps 1922 : « Cette nuit, j'ai mis le mot "fin"... Maintenant je peux mourir. »

### Proust et la psychanalyse

#### 1) *La lecture de Proust, à partir de l'expérience du travail analytique*

J'ai pris le parti de m'intéresser à Marcel Proust en suivant l'effet que procure la lecture de son texte dans une écoute associative analytique et d'autre part en le confrontant aux constructions que suscite la biographie de J.-Y. Tadié.

Nous recevons son récit comme celui d'un créateur qui cherche à approfondir sa connaissance de la vie psychique. Dans sa fonction défensive, celle-ci lui est indispensable pour affronter la détresse de la perte, le sentiment de mort que génère la solitude. L'infantile infiltre son texte tant il reste proche de la sensorialité première.

Il est fréquent qu'un adolescent s'efforce de maîtriser la reviviscence du vécu infantile transformé par la pulsionnalité pubertaire avec la rédaction d'un journal. Marcel Proust a tenté d'atténuer sa souffrance « actuelle » par l'écriture. Le but qu'il s'est donné, faire reconnaître son œuvre littéraire ainsi que le passage par la parole du narrateur, ont visé à mettre à distance son vécu intime. Mais le caractère « actuel » de sa souffrance a réduit les possibilités de mise en latence.

À partir du récit du narrateur, l'image de Marcel Proust enfant que nous construisons se lie aux souvenirs du contenu de séances avec les patients auxquels nous l'identifions. Cette trame signifiante présente dans notre préconscient est sollicitée par les affects engendrés par la lecture du texte. Un processus de mise en latence nous permet de secondariser et d'enrichir notre construction figurant Proust enfant puis adulte créateur.

Cette représentation temporalisée du sujet qui s'effectue chez l'analyste est une part importante du travail de contre-transfert. Il s'agit en quelque sorte de la création d'un récit. La valeur de celle-ci dans le travail de construction en psychanalyse a été exposée par Colette Combe (Récit du travail analytique et construction en analyse). Elle y montre en particulier comment l'écoute analytique est processuelle, créatrice de nouvelles significations à partir d'un signifiant qui réorganise le récit et le travail de construction.

Notre « écoute » du texte de Proust est aussi « travaillée » par les données du récit biographique. Elles viennent enrichir ou contrecarrer les constructions qui s'élaborent. Ceux d'entre nous qui pratiquent des entretiens familiaux avec l'entourage de leurs jeunes patients sont familiers de ce travail subtil qui se fait au fur et à mesure des rencontres. Ainsi se tisse une série de représentations complexes qui ne cherchent pas à déterminer une vérité absolue, mais permettent d'approcher

ce que l'enfant peut vivre des investissements dont il est l'objet et comment il paraît en rendre compte dans ses agirs et ses paroles.

#### 2) *Il est possible de donner une vue d'ensemble de la vie de Proust, à la lumière de la conception que Pierre Marty a donné de la relation d'objet allergique*

Il décrit chez les patients un mouvement intense d'identification totale à leur objet, fixation au désir d'être l'autre, qui existe en partie chez chacun d'entre nous. Et il conclut : « Mais, alors que nous pouvons nous détacher de l'autre au gré de nos nécessités, les allergiques, eux, ne le peuvent pas, comme s'ils n'existaient que par l'autre. »

Marcel Proust a établi une relation totalisante avec une imago maternelle excitante. Cette aptitude à se nourrir de la vie des autres et ce rapport si intime aux choses est à l'origine de la qualité particulière du matériau littéraire qu'il nous livre.

On a vu comment les fixations de l'enfance l'ont contraint à lutter en permanence contre les effets de la perte d'objet et comment il en est arrivé à érotiser masochiquement cette douleur. L'investissement de la lecture solitaire, la contemplation sensuelle de la nature ont prélué à sa peinture du monde qui l'entoure. Cependant la création de l'œuvre n'a pu constituer une sublimation suffisamment réussie pour apaiser la force de la destructivité. Après la disparition de ses parents il n'a plus disposé de l'étayage dont il avait besoin. Alors qu'il lutte seul contre la progression de la maladie, sa quête d'un idéal dans la création littéraire lui interdit de tirer un bénéfice narcissique des satisfactions qu'il rencontre.

Le lien mortifère à l'imago maternelle totalisant la majorité des investissements a empêché tout travail de mélancolie, ce détachement qui rend possible une séparation avec l'objet. L'écriture littéraire a constitué une tentative de mise à distance, mais l'investissement de l'œuvre en emprise, les satisfactions à contenu sadique trouvées dans les réaménagements successifs n'ont pas laissé une place suffisante pour l'accès à une passivité apaisante. Les traces laissées par l'excitation solitaire des lectures de l'enfance ont été réactivées par les conduites sexuelles sadomasochiques et le voyeurisme. Ceci a fait perdre à l'immobilité et à la passivité leur caractère potentiellement apaisant. D'autant que les crises d'étouffement rappelaient la menace vitale qui pesait de plus en plus.

#### 3) *En lisant la biographie de J.-Y. Tadié on se trouve amené à distinguer deux périodes dans la vie de Proust*

Pendant la première, une intrication pulsionnelle suffisante est maintenue par la protection de son entourage et la présence de la mère, qui, même

perdue tous les soirs, reste toujours présente et grâce au processus complexe de sa création littéraire.

En revanche, dans la seconde, après le décès de ses parents, les conduites d'errance nocturne, l'accentuation de son besoin d'emprise sur ses proches et la crainte de ne pouvoir achever son œuvre, témoignent de l'accroissement des forces mortifères. L'aggravation de sa maladie en est la manifestation somatique. En orientant toute son énergie vers un but : l'achèvement de son œuvre, Proust maintient une certaine réintrinsication pulsionnelle. Les conflits avec les éditeurs à propos de sa publication lui servent à lier la pulsion de mort. Lutter pour l'œuvre n'est-ce pas chercher à combler encore cette mère aimée au-delà de la mort, lutter pour la victoire du beau. L'achèvement du manuscrit marque la fin de la lutte, l'abandon aux forces létales. Comme si ayant témoigné, il pouvait alors s'effacer.

La désorganisation psychosomatique progressive qu'on observe à la fin de sa vie doit, à mon sens, être analysée à partir de la notion de dépression essentielle de Pierre Marty. En effet on y voit Proust dans l'impossibilité d'investir une fixation, de trouver un palier d'arrêt à ce processus de déliaison mortifère, tant il est pris dans cette relation

totalisante à l'objet. Par une formule illustrant le mouvement anti-narcissique, on peut dire qu'il s'est consumé pour son œuvre.

Son mouvement de survie a consisté à s'y attacher massivement. L'action d'emprise que réalisait l'agencement de celle-ci réintrinsicait la libido à la pulsion de mort jusqu'à ce que son œuvre lui apparaisse finie et qu'il puisse enfin accéder au repos. Mais ce sera le repos de la mort...

L'approche de la vie de Proust que je viens de présenter se situe dans la ligne des travaux psychanalytiques concernant la création littéraire qu'a initiés Anne Clancier et qu'elle poursuit avec le groupe des analystes qui la suivent dans ce projet. Elle doit être confrontée à d'autres points de vue afin de nous permettre de mieux découvrir la richesse des élaborations que l'écriture de Marcel Proust suscite.

#### LIENS D'INTÉRÊT

*L'auteur déclare n'avoir aucun lien d'intérêt concernant les données publiées dans cet article.*

**Bernard Voizot**

53 boulevard Saint-Jacques  
75014 Paris, France  
[bernard.voizot@orange.fr](mailto:bernard.voizot@orange.fr)

#### Création du Diplôme Inter-Universitaire « Equipes mobiles en Santé mentale »

Dans un contexte de politique de santé publique soutenant la mise en place et le développement d'équipes mobiles en psychiatrie, du bébé à l'adolescent jusqu'au sujet âgé, avec la valorisation de « l'aller vers » (aller à la rencontre des familles en difficulté psychique et des populations en situation de vulnérabilité qui ne viennent pas consulter dans les dispositifs de soins ambulatoires classiques), la création du DIU « Equipes mobiles en santé mentale » répond aux attentes des professionnels de santé mentale (psychiatres et pédopsychiatres, internes, psychologues, infirmiers, travailleurs sociaux, éducateurs). Les besoins de ces professionnels s'expriment tant par rapport aux créations de nouvelles équipes mobiles qu'à la nécessité de redynamiser le fonctionnement d'équipes déjà en place.

Ce DIU, première formation universitaire dédiée aux équipes mobiles, est coordonné par l'Université de Paris, l'Université de Rennes 1, et l'AEMP (Association des Equipes Mobiles en Psychiatrie).

Informations et préinscription (voir onglet DIU) : [www.aempsy.com](http://www.aempsy.com)

